

moi, je ne puis m'empêcher de songer à celui qui t'a vouée à cette honte, à cette misère...

—Encore ! soupira la malade.

—Où toujours, reprit Adolphe avec force. Je ne puis pas oublier, moi, que si tu t'es débattue si longtemps dans ces souffrances, c'est par la faute d'un misérable...

—Mais c'est ton père, malheureux ! s'écria la pauvre femme avec effroi.

—Mon père, cet homme ! Est-ce que je porte son nom ? Est-ce que je connais même ce nom, derrière lequel il abrite tant d'indifférence et de lâcheté ? Tu n'as jamais voulu le prononcer devant moi.

—C'est que la violence de tes paroles m'a épouvantée chaque fois qu'il a été question de lui.

—Oh ! rassure-toi. Ce n'est pas pour moi que je lui en veux, c'est pour toi. Qu'il n'ait pas daigné me donner son nom, peu importe ! On peut bien se passer de ça. Mais qu'il t'ait abandonnée, toi, femme et mère exemplaire, voilà ce que je ne lui pardonne pas. Tout ce que je t'ai vu souffrir, pleurer de larmes, passer de nuits à l'ouvrage, se retourner dans ma pensée contre cet homme qui t'a condamnée à cette éternelle torture, et qui, après t'avoir volé ton bonheur, t'a volé ton repos, ta santé, ta vie peut-être...

—Écoute, mon enfant, tu m'effrayes, dit la malade. Veux-tu me jurer de pardonner à cet homme, de l'oublier, je te dirai alors son nom...

—Jamais, protesta énergiquement Adolphe.

—Tu refuses ?

—Si je te promettais, ce serait me parjurer.

—Alors, qu'il soit fait selon ta volonté. Ni vivante, ni morte, je ne veux que tu connaisses le nom de cet homme. Je l'ai aimé, je lui ai pardonné, ce n'est pas au moment de paraître devant Dieu que je te livrerai mon secret. Tu te fies, pour le découvrir, à ces lettres sur lesquelles tu m'as surprise parfois à verser des larmes amères. Ces lettres, je veux les anéantir à l'instant. Elles sont là, dans le tiroir de cette commode dont voici la clef. Prends-les, je l'exige.

Adolphe obéit docilement, ouvrit le meuble, en tira un paquet de sept ou huit lettres, qu'il serra d'une main convulsive, tandis que son regard brillait d'un éclair de haine.

—Brûle-les devant moi, reprit la mourante avec force.

Et, comme son fils hésitait :

—Je te l'ordonne, ajouta-t-elle.

Il fit quelques pas vers l'âtre, pendant que sa mère se penchait hors du lit pour épier ses moindres mouvements. Il plaça les papiers dans la cendre, prit une allumette et l'en approcha avec une obéissance qui surprit la moribonde.

Aussitôt la flamme s'éleva, le papier se tordit sous cette étreinte brûlante... puis il ne resta plus rien qu'un petit tas de cendres noires, au milieu desquelles coururent encore de fugitives étincelles...

La pauvre femme poussa un grand soupir de joie, et se renversa tout à coup en arrière.

—Il ne le saura pas ! murmura-t-elle avec joie.

Sa tête retomba sur l'oreiller comme une masse.

Elle était morte !

Adolphe était resté accroupi devant la cheminée, comme pour contempler de plus près l'auto-da-fé dont sa mère le condamnait à se faire l'exécuteur.

Quand il la vit retomber si lourdement, quand il vit se fermer ces paupières bistrées, pendre le long du lit ce bras inerte, il se redressa de toute la hauteur de sa petite taille et bondit au chevet de la morte.

Il lui prit la main, l'appela d'une voix étranglée, et, s'apercevant qu'elle ne lui répondait pas, que pas un muscle ne tressaillait en elle, il se jeta sur son corps, en sanglotant, couvrit de baisers sa main tiède encore, ses yeux éteints, son front pâle, sa bouche décolorée.

—Mère ! mère ! cria-t-il entre chaque baiser.

Hélas ! que ne pouvait-elle entendre ces appels désespérés ! Malgré tout, il espérait que sa voix, ses larmes, ses embrasse-

ments auraient le don de la ranimer, car il ne renonça à ses tentatives de résurrection qu'en sentant ce cadavre insensible se refroidir : sous ses lèvres brûlantes, ces doigts décharnés se glacer et se raidir entre les siens.

Alors il joignit pieusement sur la poitrine de la pauvre femme ces mains rigides. Puis il se laissa glisser sur les deux genoux.

—Fini, murmura-t-il avec accablement. C'est fini !

Un cri rauque déchira sa poitrine et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Abîmé dans sa douleur, il n'entendit pas qu'on frappait à la porte de la chambre, et ne répondit pas aux coups multipliés qui retentirent à des intervalles inégaux.

En dépit de ce silence, la porte s'ouvrit lentement, presque sans bruit, et un jeune homme de vingt-six ans au plus parut sur le seuil.

Il était grand et élancé, vêtu d'habits qui tenaient le milieu entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise.

Le visage de ce jeune homme était beau ; son attitude pleine de grâce et de noblesse.

Avant d'entrer dans la chambre, il jeta sur le lit de la malade un regard attristé. Il aperçut ces mains jointes, et, prosterné devant le cadavre, le corps affaissé du malheureux bossu, dont les cris et les sanglots avaient déjà frappé son oreille.

Il s'approcha lentement, se laissa tomber également à genoux devant la morte, et prit silencieusement la main d'Adolphe, qu'il serra dans la sienne avec une commisération sincère.

Cette étreinte amicale rappela à lui le malheureux orphelin. Il jeta un coup d'œil rapide sur celui qui venait l'arracher à sa douleur.

—Monsieur Raphaël ! s'écria-t-il avec une respectueuse déférence.

Il se leva et força le nouveau venu de se relever à son tour.

—Hélas ! monsieur, gémit-il. Vous le voyez, la sainte femme vient de rendre son âme à Dieu !

—Je m'y attendais, mon ami, répondit Raphaël. Depuis trois jours la chère dame avait été condamnée.

—Vous avez raison, monsieur ; mais j'espérais que le ciel aurait pitié de moi...

—Le ciel réserve à chacun d'étranges épreuves, fit soucieusement Raphaël. J'en sais quelque chose, mon pauvre garçon, moi qui ai vu mourir mon père à la peine... et dans quelles circonstances encore ! Mais que voulez-vous ?... à ces malheurs irréparables on ne saurait opposer autre chose qu'une amère résignation...

Il poussa un soupir douloureux, et demeura quelques instants absorbé dans une sombre rêverie. Mais il secoua énergiquement la tête comme pour s'arracher à cette préoccupation involontaire.

—Voyons, fit-il résolument : souffrir est bon, pleurer est juste ; mais il y a des formalités à remplir. Vous n'avez pas fait la déclaration de décès à la mairie ?

—Pas encore.

—Avez-vous un parent qui s'acquittera de cette pénible mission ?

—Je n'ai pas de parent, répondit tristement le bossu.

—Ni d'ami intime ?

—Des amis intimes, moi ? fit Adolphe avec un sourire amer. Mais regardez-moi donc : est-ce qu'on est l'ami d'une caricature comme moi ?

—La preuve qu'on peut l'être, reprit doucement Raphaël, c'est que je ne suis venu ici que pour me mettre à votre disposition.

—Oh ! pardonnez-moi, monsieur, dit Adolphe avec vivacité, j'oubliais toutes les bontés dont vous m'avez comblé.

—En outre, il faudra que vous me donniez l'adresse de M. Durand, votre patron...

—Pourquoi faire ? demanda le bossu, qui devint pâle.

—Pour le prévenir, lui et ses ouvriers, afin qu'ils assistent à l'enterrement...